

Histoire de l'OSE

Les enfants cachés ont la parole

Ehud Loeb

Herbert Josef Odenheimer – Ehud Loeb depuis son arrivée en Israël – est né en 1934, à Bühl, en Allemagne. Séparé à l'âge de six ans et demi de ses parents, avec lesquels il est interné en 1940-1941 dans le camp de Gurs, à la suite de la déportation des Juifs du pays de Bade et du Palatinat, il est ensuite confié à l'OSE, qui le cache jusqu'à la fin de la guerre, d'abord dans ses maisons d'enfants, puis dans une famille non juive.

Historien de l'art, Ehud Loeb a travaillé pendant plus de 30 ans au musée d'Israël à Jérusalem. Il a également enseigné l'histoire de l'art durant 20 ans à l'université hébraïque de Jérusalem.

Il a présidé pendant plus d'une dizaine d'années l'association israélienne Aloumim, qui regroupe les enfants juifs cachés en France, pendant l'Occupation.

Mon ombre qui n'est pas mienne

Ils m'ont tout pris : ma mère, mon père, ma tante Erna, ma grand-mère Sophie. Grand-mère est morte trois semaines après notre arrivée au camp de Gurs. Tante Erna, qui s'était mariée quelques semaines avant sa déportation et s'était installée dans une autre ville, a perdu sa vie quelque part dans l'Est, avec son mari et l'enfant qu'elle portait. Mes parents ont été assassinés à Auschwitz.

Je me souviens nettement de ce matin d'octobre 1940. Le soleil baignait la pièce exigüe où nous vivions, dans cette maison terriblement surpeuplée où s'entassaient tous les Juifs de la ville. Nous étions trente: des jeunes, des gens d'âge mûr, des vieillards et des malades. Et moi - le seul enfant. Au petit matin, la Gestapo a fait irruption. Elle nous a signifié notre transfert. On nous donnait une heure pour faire nos bagages. Dix kilos par personne.

J'entends encore la voix de mes parents. Maman m'a soulevé de mon lit - j'avais six ans et demi - elle a fait ma toilette, calmement, avec des gestes lents, m'a habillé, et, avant de mettre mes chaussettes, m'a dit : «N'oublie jamais, quand tu mettras tes chaussettes, que tu as les mêmes ongles de pieds que ton père. Et alors tu te souviendras de lui.» Puis elle dit: «La nuit, regarde la lune. Si jamais nous sommes séparés, sache que où que nous soyons, nous regarderons la même lune.» Elle m'a embrassé très fort. Savait-elle ce qui nous attendait ? Papa a coupé une pomme en deux, puis chaque moitié en deux, et chacun de nous en a mangé un quartier : Maman, Grand-mère Sophie, Papa et moi. Avant de me donner le mien, il a dit : «Mange toujours les pépins - c'est bon et nourrissant, et ça fait partie de la pomme. Un petit pépin a lui aussi de la valeur.» Je me rappelle chacun de ses mots.

Après, Maman m'a pris sur ses genoux et m'a dit, d'un ton grave et solennel: «Sache que tu ne seras jamais seul. Tu auras toujours une ombre, une ombre personnelle. Chaque être a une ombre. Elle ne te quittera jamais.»

Ils m'ont tout pris : mes parents, ma famille, mon enfance, et mon espé-

rance. Je ne suis jamais allé au jardin d'enfants, et j'ai du attendre l'âge de douze ans pour entrer à l'école. Je n'avais pas compris, à l'époque, les paroles de mes parents, ces paroles qu'ils m'avaient dites en octobre 1940. Je n'ai jamais revu mon père. Ma mère, je l'ai vue pour la dernière fois en ce jour de printemps 1941 où quelqu'un me fit sortir clandestinement du camp, puis s'est occupé à me cacher.

Jusqu'aujourd'hui, les ongles de mes orteils me rappellent les paroles de ma mère. Jusqu'aujourd'hui, la lune unit mon regard à celui de mes parents. Jusqu'aujourd'hui, je mange la pomme toute entière, avec les pépins.

Mais mon ombre n'a pas toujours été à mes côtés. Elle a disparu quand le ciel était de plomb. Elle m'a abandonné la nuit. J'ai été si seul, tant d'années durant, juste quand je la cherchais, en ces nuits mouillées de larmes, en ces interminables heures de désolation, en ces journées grises de menaces, dans les forêts épaisses où nous nous cachions, mon ombre me délaissait.

Il y avait des jours où je me demandais si elle était vraiment mon ombre à moi. Je me demandais même si j'étais vivant ou mort. Et quelle était donc ma véritable identité ? Qui était cet être vivant sous un faux nom, en se cachant, petit garçon juif qui, des heures ou des jours durant, servait d'enfant de chœur au curé qui disait la messe à l'église ?

Quand mon ombre apparaissait, elle m'accompagnait et me rappelait qu'elle était tout ce qui me restait au monde. La chaude, douce et protectrice étreinte de ma mère, la main solide de mon père caressant ma petite main, les histoires que me racontait ma grand-mère, les câlins de Tante Erna, qui avait des cheveux d'or comme ma mère - tout cela, je l'avais perdu à jamais.

J'ai compris que mon ombre n'était qu'un prêt : elle était à moi, mais parfois se volatilisait. Elle était avec moi - mais parfois disparaissait. Elle ne revenait que pour s'éclipser à nouveau. La promesse de ma mère était tenue, mais seulement en partie : j'ai une ombre, mais quelquefois elle m'abandonne. En ces années de guerre, j'ai eu sept ans, puis huit, neuf, dix, onze ans, sans même une ombre sur qui pouvoir compter.

Puis j'ai eu douze ans, et maintenant un demi-siècle a passé. Il m'a été beaucoup donné: j'ai eu une famille adoptive, j'ai fait des études, épousé une femme aimante, et nous avons quatre enfants merveilleux qui maintenant ont à leur tour de beaux enfants. J'ai un foyer, un métier, de bons amis.

Je me coupe les ongles des pieds avec lenteur, application et recueillement. La lune, je la contemple longuement, en tentant l'impossible: renouer le lien avec mes parents, morts depuis si longtemps. Les pommes, je les mange avec les pépins, et chacun des mots prononcés par mon père revient à ma mémoire.

Quand mes enfants étaient petits, je leur ai dit que chacun de nous a une ombre, et je l'ai répété à mes petits-enfants. Sans explication. J'ai vu, avec amour et joie, s'écarquiller leurs yeux innocents. Ils ne pouvaient pas comprendre. Ils me regardent manger les pépins des pommes avec une curiosité amusée. Et ils se blottissent contre moi quand je regarde la lune, sans se douter de ce que je cherche.

Aucun d'eux ne sait que je poursuis une controverse muette mais acharnée avec mon ombre. Elle était censée rester toujours avec moi, particulièrement en ces années-là. Ma mère me l'avait promis. Et personne ne sait, non plus, qu'à la fin mon ombre me quittera pour toujours - de même que les mauvais et les beaux souvenirs.

Qui saura comment étaient les ongles des pieds du grand-père de mes enfants ? Qui connaîtra la signification des pépins des pommes ? Qui saura que la lune aura joué un rôle important dans la vie de cet homme étrange qui était moi ? Et nul ne se souviendra de mon ombre.

Ehud Loeb

Août 1996 (traduit de l'hébreu et de l'anglais par Léa Marcou)

Discours d'Ehud Loeb, prononcé lors d'une réunion d'enfants cachés, à Jérusalem, en décembre 1993

Chers amis,

C'est avec une très grande émotion que je m'adresse aujourd'hui à vous, vous qui étiez avec moi pendant ces années tragiques de 1940 à 1945 : enfants comme moi, «camarades de sort» dans des homes d'enfants de l'OSE, ou cachés dans des familles catholiques ou des couvents, moniteurs et infirmières, instituteurs et assistantes sociales. Je ne peux vous reconnaître après tant d'années - j'avais alors de sept à douze ans. Mais vous êtes ma famille: la mienne, je l'ai perdue.

Qui suis-je ? Né dans une petite ville au sud de Baden-Baden, non loin de Strasbourg, mais de l'autre côté du Rhin. Mes noms : Herbert Odenheimer, devenu Hubert Odenheimer, puis Hubert Odet, mon faux nom en 1943, puis Hubert Loeb, après mon adoption. En Israël, j'ai pris le prénom de Ehud: mon nom de famille se prononce en hébreu Lev. Donc je suis Ehud Lev. Cette multitude de noms reflète un peu les étapes de mon odyssée.

Je n'ai pas l'intention de faire la biographie de mes soixante années, biographie qui doit être, malheureusement, semblable à celle de bien d'autres parmi vous. J'aimerais aborder un sujet qui me tient à cœur: celui du courage, de la bravoure de tant de personnes - juives et non-juives - qui nous ont sauvé la vie, tout en risquant la leur et celle de leur famille et de leurs amis, et qui furent parfois elles-mêmes victimes à cause de leur humanité et de leur courage.

Chaque année, le Jour de la Shoah et de la Bravoure est commémoré dans le monde entier, jour de recueillement pour ceux qui ont disparu et pour ceux qui ont eu le courage de se battre contre le Mal personnifié par les Allemands nazis et leurs complices zélés dans tant de pays.

Nous pensons avant tout aux six millions de nos coreligionnaires qui ont péri dans ce génocide d'une atrocité encore jamais connue. Et nous pensons, avec une fierté certaine, aux résistants du ghetto de Varsovie et des camps de concentration qui ont préféré défier le sort et mourir l'arme à la main, plutôt que de subir l'anéantissement physique par la machine à mort des Allemands

et de leurs complices si dévoués.

Personnellement j'ai, moi aussi, mes héros. Mes parents, l'OSE, la famille catholique qui m'a caché pendant deux ans et demi, dans une petite ville du département de l'Indre. Permettez-moi de préciser.

J'avais six ans et demi quand, le 22 octobre 1940, nous fûmes rassemblés et ensuite transportés dans un convoi de plusieurs trains - les 6.535 juifs des pays de Bade et du Palatinat - au camp d'internement de Gurs, lors de la première action de « déjudaïsation » du Reich allemand. Inutile de rappeler en détail ce camp dans lequel régnaient, de l'avis des survivants, des chercheurs et des historiens, et surtout pendant l'hiver 1940-41, des conditions absolument inhumaines, une situation sanitaire et médicale précaire. Gurs était l'antichambre d'Auschwitz-Birkenau. 1038 personnes y ont trouvé la mort cet hiver-là, dont ma grand-mère. Mes parents furent déportés à Auschwitz en août et septembre 1942 et ont été gazés à Auschwitz-Birkenau.

Ce n'est qu'il y a environ six mois que j'ai osé, pour la première fois, demander des détails sur mes parents à une cousine vivant en Israël. Je me souviens très bien d'eux, mais je voulais recevoir la confirmation que ma mémoire ne me trompait pas. Cette cousine m'a raconté combien mes parents m'aimaient et combien ils me gâtaient; j'étais leur enfant unique, né après trois grossesses non réussies. Même dans la maison des pauvres, entretenue par la communauté juive comptant trente personnes en tout et dans laquelle nous devions habiter dès 1936, mon père ne pouvant plus travailler dans l'imprimerie-papeterie de son beau-père, mes parents faisaient tout leur possible pour me nourrir, m'habiller, m'élever et me gâter: j'étais leur seule et unique joie. À Gurs, en février 1941, mes parents ont dû prendre une décision inhumaine: permettre oui ou non de me faire évader du camp et me remettre à l'OSE, à des étrangers. Ils ne pouvaient pas savoir si l'un de nous survivrait à cet enfer. Pendant un an et demi, jusqu'à leur mort à Auschwitz, ils sont restés dans l'ignorance du sort de leur enfant. Cet acte de courage de la part de parents qui ont dû se décider de se séparer de leur seul enfant bien-aimé, sans savoir qui s'en chargerait, sans savoir s'il resterait en vie, ou

au contraire irait à une mort certaine, alors qu'eux-mêmes pourraient peut-être être sauvés, cet acte de courage est digne des sujets traités dans les tragédies classiques grecques.

L'OSE m'a pris en charge de février 1941 à janvier 1946. De Gurs, j'ai été amené au home d'enfants de Chabannes, où je suis resté plusieurs mois : amaigri, malade, et surtout désespéré d'avoir été séparé de mes parents. Je me rappelle encore aujourd'hui les nuits entières que je passais à pleurer amèrement et des infirmières ou des monitrices qui cherchaient en vain à me consoler. De là, en 1942, l'OSE m'a caché chez une famille chrétienne dans une ville du département de l'Indre. J'y suis resté jusqu'en 1944, avec une courte interruption en 1943, lorsque le danger était trop grand. Ils m'ont alors caché, dans un petit village tout près de là. Jules et Jeanne Roger ont été reconnus «Justes parmi les Nations » par Yad Vashem en 1989. Lui était boucher, elle s'occupait de leurs champs et de leurs jardins. Jules Roger faisait partie du maquis: son métier lui permettait de recevoir de l'essence, et, naturellement, ses voyages en voiture étaient utilisés à d'autres fins. Leur maison était souvent pleine de maquisards blessés, il y avait des plans d'opération partout. Et ils cachaient, en même temps, deux petits réfugiés juifs. Il y avait là un autre garçon, plus jeune que moi, réfugié de Pologne et de Belgique, lui aussi pris en charge et placé chez eux par l'OSE. Ils défiaient le danger d'être dénoncés, pris, et fusillés sur place. Le couple Roger, de fervents catholiques, n'a jamais essayé de me convertir. J'étais le meilleur élève au catéchisme et, dans le petit village où j'étais caché en 1943 (seul le curé du village savait que j'étais juif), c'est avec grand enthousiasme que je remplissais mon rôle d'enfant de chœur. Ils m'expliquaient que la guerre finie, je retrouverais mes parents et rentrerais au sein de mon peuple. Le sauvetage de milliers d'enfants juifs en France n'a pu être réalisé qu'avec l'aide active de centaines de personnes, juives et non-juives, et de certaines institutions chrétiennes qui ont agi en pleine conscience à l'encontre des lois publiées par le gouvernement de Vichy et du silence incompréhensible du Saint-Siège. Des centaines de Français ont décidé de risquer leur vie pour sauver ces «petits réfugiés juifs», c'est-à-dire des enfants, réfugiés, juifs.

Je note, entre parenthèses, la traduction de ces trois mots en allemand: «Jüdische Flüchtlingskinder»: juifs, réfugiés, enfants: le caractère d'un peuple forme-t-il, peut-être, la syntaxe et la grammaire ? Ces sauveurs sont restés, et le resteront malheureusement en grande partie, anonymes. Leurs dossiers à Yad Vashem à Jérusalem, le diplôme et la médaille qu'on leur a discerné, les quelques publications à leur sujet, ne peuvent mettre en valeur leur énorme courage et la dignité d'homme dont ils ont fait preuve. Nous-mêmes et nos enfants leur devons notre vie.

Je veux aussi rendre hommage à mes parents adoptifs: quand ils m'ont reçu, en janvier 1946, j'avais 12 ans, j'étais un enfant affaibli, déraciné et dépay-sé, formé par les années de solitude, d'angoisse et tout à fait étranger à leur mode de vie, à une nouvelle vie. J'ai vécu dès lors dans un pays qui offrait tout ce dont j'avais manqué durant les années de privation. Mes parents adoptifs m'ont tout donné : leur nom, leur affection, leur amour, mon éducation scolaire et professionnelle. J'avais retrouvé une famille. Et ils ont tout fait pour que j'oublie: mais peut-on oublier, enfouir le passé ?

En fait, je suis, moi aussi, tout comme vous, enfants de soixante ans aujourd'hui, un héros: n'avons-nous pas survécu aux camps de concentration ou d'extermination, à la séparation ou la perte de notre famille, aux privations, aux souffrances, à la sous-alimentation, à la vie dans l'ombre, à vivre «séparés des autres» ? Et n'avons-nous pas su refaire notre vie, nous adapter au présent tout en refoulant, chacun à sa façon, et pas toujours avec grand succès, les souvenirs si tristes de notre enfance qui nous a été volée ? N'avons-nous pas fondé notre famille et notre vie qui semble, de l'extérieur, bien normale ? N'avons-nous pas réussi à nous mentir à nous-mêmes et aux «autres», à ceux qui n'avaient pas vécu, heureusement pour eux, les mêmes expériences traumatisantes ? N'avons-nous pas souffert aussi après la guerre ? La longue réadaptation à la vie dite normale n'a-t-elle pas été si traumatisante qu'un psychiatre israélien a pu parler de la «Shoah après la Shoah» ? Ce n'est que maintenant que beaucoup d'entre nous, devenus grands-parents, commençons à briser le silence et à parler à notre entourage des expériences

douloureuses de notre enfance, à chercher documents et vieux amis. C'est ce que nous faisons aujourd'hui lors de cette rencontre.

J'ai réalisé mon rêve: vivre en Israël et laisser derrière moi les pays des pogroms et des fours crématoires, et l'antisémitisme virulent ou sous-entendu qu'on retrouve aujourd'hui, malheureusement, ici ou là. La première fois qu'une de nos filles, alors âgée d'à peine de huit ans, est partie en visite chez ses grands-parents en Suisse, je lui ai demandé: que diras-tu si on t'appelle «sale juive»? Comment?, a-t-elle demandé, ne comprenant pas ma question. Je ne peux quand même pas lui dire qu'il est un sale chrétien! Les enfants ont pu grandir sans les lourds souvenirs, les complexes, les silences refoulés que nous avons. Fortement conscients du passé, ils sont libres, fiers, forts et confiants en l'avenir. Ils sont ce que j'aurais voulu être quand j'avais leur âge.